

**Classe de troisième**

**Année scolaire 2023/2024**

**Français – recueil de textes littéraires**

## Se chercher, se construire

### 1 - François de La Rochefoucauld - *Recueil des portraits et éloges*

5	<p>Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun mais assez uni, le front élevé et d'une raisonnable grandeur, les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me tâter et de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale ; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine ; cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au-dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait ; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.</p>
10	
15	
20	

## 2 - Jean-Jacques Rousseau - *Les Confessions* - Episode du ruban volé

5	Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égaré bien des choses : cependant, telle était la fidélité des domestiques et la vigilance de monsieur et madame Lorenzi, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses, étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennaise dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière quand, cessant de
10	donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait
15	guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir : l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban: je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare coeur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement,
20	m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre
25	place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi.
30	Dans le tracas où l'on était, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose ; et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.
35	J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer : elle emportait une imputation cruelle à son honneur de toutes manières. Le vol n'était qu'une bagatelle, mais enfin c'était un vol, et, qui pis est, employé à séduire un jeune garçon : enfin, le mensonge et l'obstination ne laissaient rien à espérer de celle en qui tant de vices étaient réunis.
40	Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'ai exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter ! Eh ! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi !

3 - François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre VI

5	Toutes les lâchetés avaient acquis par les Cent-Jours un nouveau degré de malignité ; affectant de s'élever, par amour de la patrie, au-dessus des attachements personnels, elles s'écriaient que Bonaparte était aussi trop criminel d'avoir violé les traités de 1814. Mais les vrais coupables n'étaient-ils pas ceux qui favorisèrent ses desseins ? Si, en 1815, au lieu de lui refaire des armées, après l'avoir délaissé une première fois pour le délaissé encore, ils lui avaient dit, lorsqu'il vint coucher aux Tuileries : « Votre génie vous a trompé ; l'opinion n'est plus à vous ; prenez pitié de la France. Retirez-vous après cette dernière visite à la terre ; allez vivre dans la patrie de Washington. Qui sait si les Bourbons ne commettront point de fautes ? qui sait si un
10	jour la France ne tournera pas les yeux vers vous, lorsque, à l'école de la liberté, vous aurez appris le respect des lois ? Vous reviendrez alors, non en ravisseur qui fond sur sa proie, mais en grand citoyen pacificateur de son pays. »
15	Ils ne lui tinrent point ce langage : ils se prêtèrent aux passions de leur chef revenu ; ils contribuèrent à l'aveugler, sûrs qu'ils étaient de profiter de sa victoire ou de sa défaite. Le soldat seul mourut pour Napoléon avec une sincérité admirable ; le reste ne fut qu'un troupeau paissant, s'engraissant à droite et à gauche. Encore si les vizirs du calife dépouillé s'étaient contentés de lui tourner le dos ! mais non : ils profitaient de ses derniers instants ; ils l'accablaient de leurs sordides demandes ; tous voulaient tirer de l'argent de sa pauvreté.
20	Oncques ne fut plus complet abandon ; Bonaparte y avait donné lieu : insensible aux peines d'autrui, le monde lui rendit indifférence pour indifférence. Ainsi que la plupart des despotes, il était bien avec sa domesticité ; au fond il ne tenait à rien : homme solitaire, il se suffisait ; le malheur ne fit que le rendre au désert de sa vie.
25	Quand je recueille mes souvenirs, quand je me rappelle avoir vu Washington dans sa petite maison de Philadelphie, et Bonaparte dans ses palais, il me semble que Washington, retiré dans son champ de la Virginie, ne devait pas éprouver les syndérèses de Bonaparte attendant l'exil dans ses jardins de la Malmaison. Rien n'était changé dans la vie du premier ; il retombait sur ses habitudes modestes ; il ne s'était point élevé au-dessus de la félicité des laboureurs qu'il avait affranchis ; tout
30	était bouleversé dans la vie du second.

#### 4 – Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac, la tirade des nez

	<b>Cyrano.</b>
	Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme ! On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...
	En variant le ton, — par exemple, tenez :
5	Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez, Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse ! »
	Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse ! Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »
10	Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic !... c'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »
	Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ? D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »
15	Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux Que paternellement vous vous préoccupâtes De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »
	Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétunez, La vapeur du tabac vous sort-elle du nez Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »
20	Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »
	Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »
	Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane Appelle Hippocampephantocamélos
25	Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »
	Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ? Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode ! »
	Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral, T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
30	Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
	Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
	Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
	Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
35	Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue, C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
	Campagnard : « Hé, arde ! C'est-y un nez ? Nanain ! C'est quequ'navet géant ou ben quequ'melon nain ! »
	Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »
40	Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ? Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
	Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
	« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »
45	– Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
	Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres, Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
50	Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries, Me servir toutes ces folles plaisanteries, Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
	De la moitié du commencement d'une, car
55	Je me les sers moi-même, avec assez de verve, Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

## Vivre en société : la satire comme une arme

1 – Jean de La Bruyère, *Les Caractères*, « Arias », 1688.

5	Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discours des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon,
10	ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

2 – Jean de La Fontaine, « Les Animaux malades de la Peste », *Fables*

5	Un mal qui répand la terreur, Mal que le Ciel en sa fureur Inventa pour punir les crimes de la terre, La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom), Capable d'enrichir en un jour l'Achéron, Faisait aux animaux la guerre. Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
10	On n'en voyait point d'occupés À chercher le soutien d'une mourante vie ; Nul mets n'excitait leur envie ; Ni loups ni renards n'épiaient La douce et l'innocente proie. Les tourterelles se fuyaient : Plus d'amour, partant plus de joie.
15	Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis, Je crois que le Ciel a permis Pour nos péchés cette infortune ; Que le plus coupable de nous Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
20	Peut-être il obtiendra la guérison commune. L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents On fait de pareils dévouements : Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence L'état de notre conscience.
25	Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons, J'ai dévoré force moutons. Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ; Même il m'est arrivé quelquefois de manger Le berger.

30	Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi : Car on doit souhaiter selon toute justice Que le plus coupable périsse.
35	- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ; Vos scrupules font voir trop de délicatesse. Eh bien, manger moutons, canaille, sottre espèce. Est-ce un péché ? Non non. Vous leur fites, Seigneur, En les croquant beaucoup d'honneur; Et quant au berger, l'on peut dire
40	Qu'il était digne de tous maux, Étant de ces gens-là qui sur les animaux Se font un chimérique empire. » Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir. On n'osa trop approfondir
45	Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances, Les moins pardonnables offenses. Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins, Au dire de chacun, étaient de petits saints. L'Âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
50	Qu'en un pré de moines passant, La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense Quelque diable aussi me poussant, Je tondis de ce pré la largeur de ma langue. Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
55	À ces mots, on cria haro sur le baudet. Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal. Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
60	Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ! Rien que la mort n'était capable D'expier son forfait : on le lui fit bien voir. Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

5	<p>Il serait difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux Démons, mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons nous bien du fait, avant de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.</p>
10	<p>Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.</p>
15	<p>En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horatius, professeur en médecine à l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, et aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit sur la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eût examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.</p>
20	
25	<p>Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.</p>
	<p>Bernard Le Bouyer de Fontenelle, <i>Histoire des Oracles</i>, 1687</p>



	<b>Follavoine</b> , <i>de même</i> . - Eh! bien, des choses... Je cherchais "Iles Hébrides" dans le dictionnaire.
	<b>Julie</b> . - Iles Hébrides! T'es pas fou? Tu as l'intention d'y aller?
	<b>Follavoine</b> , <i>de même</i> . - Non, je n'ai pas l'intention!
5	<b>Julie</b> , <i>d'un ton dédaigneux, tout en s'asseyant sur le canapé</i> . - Alors, qu'est-ce que ça te fait?, En quoi ça peut-il intéresser un fabricant de porcelaine de savoir où sont les Hébrides?
	<b>Follavoine</b> , <i>toujours sur le ton grognon</i> . - Si tu crois que ça m'intéresse! Ah! bien!... je te jure que si c'était pour moi!... Mais c'est pour Bébé. Il vous a de ces questions! Les enfants s'imaginent, ma parole! que les parents savent tout!... ( <i>Imitant son fils</i> .) "Papa, où c'est les Hébrides? ( <i>Reprenant sur un ton bougon, pour s'imiter lui-même</i> .) - Quoi? ( <i>Voix de son fils</i> .)
10	Où c'est les Hébrides, papa?" Oh! j'avais bien entendu! j'avais fait répéter à tout hasard... ( <i>Maugréant</i> .) "Où c'est, les Hébrides?" est-ce que je sais, moi! Tu sais où c'est, toi?
	<b>Julie</b> . - Bien oui, c'est... J'ai vu ça quelque part, sur la carte; je ne me rappelle pas où.
	<b>Follavoine</b> , <i>remontant pour aller s'asseoir à sa table sur laquelle il pose son dictionnaire ouvert à la page qu'il compulsait</i> . - Ah! comme ça, moi aussi! Mais je ne pouvais pas lui
15	répondre ça, à cet enfant! Qu'est-ce qu'il aurait pensé! J'ai essayé de m'en tirer par la tangente: "Chut! allez! ça ne te regarde pas! Les Hébrides, c'est pas pour les enfants!"
	<b>Julie</b> . - En voilà une idée! C'est idiot.
	<b>Follavoine</b> . - Oui! Ah! c'était, pas heureux; c'était précisément dans les questions de géographie que lui avait laissées Mademoiselle.
20	<b>Julie</b> , <i>haussant les épaules</i> , - Dame, évidemment!
	<b>Follavoine</b> . - Eh! aussi est-ce qu'on devrait encore apprendre la géographie aux enfants à notre époque?... avec les chemins de fer et les bateaux, qui vous mènent tout droit!... et les indicateurs où l'on trouve tout!
	<b>Julie</b> . - Quoi? Quoi? Quel rapport?
25	<b>Follavoine</b> . - Mais absolument! Est-ce que, quand tu as besoin d'une ville, tu vas la chercher dans la géographie? Non, tu cherches dans l'indicateur! Eh! ben, alors!...
	<b>Julie</b> . - Mais alors, ce petit? ( <i>Se levant et ramassant son seau au passage</i> .) Tu ne l'as pas aidé? Tu l'as laissé dans le pétrin?
	<b>Follavoine</b> . - Bédame! Comment veux-tu? C'est-à-dire que, j'ai pris un air profond, renseigné; celui du monsieur qui pourrait répondre mais qui ne veut pas parler et je lui ai dit:
30	"Mon enfant, si c'est moi qui te montre, tu n'as pas le mérite de l'effort; essaye de trouver, et si tu n'y arrives pas, alors je t'indiquerai".
	<b>Julie</b> , <i>près de Follavoine, à gauche de la table</i> . - Oui, vas-y voir!
	<b>Follavoine</b> . - Je suis sorti de sa chambre avec un air détaché; et, aussitôt la porte refermée, je me suis précipité sur ce dictionnaire, persuadé que j'allais trouver! Ah! bien, oui, je t'en
35	fiche! Nibe.
	<b>Julie</b> , <i>qui ne comprend pas</i> . - Nibe?
	<b>Follavoine</b> . - Enfin, rien!
	<b>Julie</b> , <i>incrédule</i> . - Dans le dictionnaire? ( <i>Elle pose son seau par terre à gauche de la table et, écartant son mari pour examiner le dictionnaire à sa place</i> .) Allons, voyons! voyons!...
40	<b>Follavoine</b> , <i>descendant de l'extrême droite</i> . - Oh! tu peux regarder!... Non! Vraiment, tu devrais bien dire à mademoiselle de ne pas farcir la cervelle de ce petit avec des choses que les grandes personnes elles-mêmes ignorent... et qu'on ne trouve seulement pas dans le dictionnaire..
	<b>Julie</b> , <i>qui s'est assise et depuis un instant a les yeux fixés sur la page ouverte du dictionnaire</i> . - Ah ça! mais!... mais!...
45	<b>Follavoine</b> . - Quoi?
	<b>Julie</b> . - C'est dans les Z que tu as cherché ça?
	<b>Follavoine</b> , <i>un peu interloqué</i> . - Hein?... mais... oui...
	<b>Julie</b> , <i>haussant les épaules avec pitié</i> . - Dans les Z, les Hébrides? Ah! bien, je te crois que tu

50	<p>n'as pas pu trouver.</p> <p><b>Follavoine.</b> - Quoi? C'est pas dans les Z?  <i>Il contourne la table et remonte (n° 1) près de Julie.</i></p> <p><b>Julie,</b> <i>tout en feuilletant rapidement le dictionnaire.</i> - Il demande si c'est pas dans les Z!</p> <p><b>Follavoine</b> - C'est dans quoi, alors?</p>
55	<p><b>Julie,</b> <i>s'arrêtant à une page du dictionnaire.</i> - Ah! porcelainier, va!... Tiens, tu vas voir comme c'est dans les Z. (<i>Parcourant la colonne des mots.</i>) Euh!... "Ebraser, Ebre, Ebrécher..." C'est dans les E, voyons! "... Ebriété, ébroïcien, ébro.." (<i>Interloquée.</i>) Tiens! Comment ça se fait?</p> <p><b>Follavoine.</b> - Quoi?</p>
60	<p><b>Julie.</b> - Ça n'y est pas!</p> <p><b>Follavoine,</b> <i>dégageant vers la gauche et sur un ton triomphant.</i> - Ah! ah! Je ne suis pas fâché!... Toi qui veux toujours en savoir plus que les autres!...</p> <p><b>Julie,</b> <i>décontenancée.</i> - Je ne comprends pas: ça devrait être entre "ébrécher" et "ébriété".</p> <p><b>Follavoine,</b> <i>sur un ton rageur.</i> - Quand je te dis qu'on ne trouve rien dans ce dictionnaire!</p>
65	<p>Tu peux chercher les mots par une lettre ou par une autre, c'est le même prix! On ne trouve que des mots dont on n'a pas besoin!</p>

## Regarder le monde, inventer des mondes

1 – Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal (1857), « L'Invitation au Voyage »

5	Mon enfant, ma sœur, Songe à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble ! Aimer à loisir, Aimer et mourir Au pays qui te ressemble ! Les soleils mouillés De ces ciels brouillés Pour mon esprit ont les charmes 10 Si mystérieux De tes traîtres yeux, Brillant à travers leurs larmes.
15	Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.
20	Des meubles luisants, Polis par les ans, Décoreraient notre chambre ; Les plus rares fleurs Mêlant leurs odeurs Aux vagues senteurs de l'ambre, Les riches plafonds, Les miroirs profonds, 25 La splendeur orientale, Tout y parlerait À l'âme en secret Sa douce langue natale.
30	Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.
35	Vois sur ces canaux Dormir ces vaisseaux Dont l'humeur est vagabonde ; C'est pour assouvir Ton moindre désir Qu'ils viennent du bout du monde.
40	– Les soleils couchants Revêtent les champs, Les canaux, la ville entière, D'hyacinthe et d'or ; Le monde s'endort Dans une chaude lumière.
45	Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.

## 2– Rimbaud, « Le Bateau ivre »

5	J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides Mélant aux fleurs des yeux de panthères à peaux D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !
10	J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan ! Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces, Et les lointains vers les gouffres cataractant !
15	Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieus de braises ! Échouages hideux au fond des golfes bruns Où les serpents géants dévorés des punaises Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !
20	J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants. – Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.
25	Parfois, martyr lassé des pôles et des zones, La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...
	Presque île, ballottant sur mes bords les querelles Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds. Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles Des noyés descendaient dormir, à reculons !

### 3 – Apollinaire, « Zone »

	À la fin tu es las de ce monde ancien
	Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin
5	Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine
	Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes La religion seule est restée toute neuve la religion Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation
10	Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X Et toi que les fenêtres observent la honte te retient D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
15	Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
	Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières Portraits des grands hommes et mille titres divers
20	J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom Neuve et propre du soleil elle était le clairon Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
25	Le matin par trois fois la sirène y gémit Une cloche rageuse y aboie vers midi Les inscriptions des enseignes et des murailles Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
30	J'aime la grâce de cette rue industrielle Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes
	Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
35	Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette

4 - Jules Supervielle, *Débarcadères*, « L'escale portugaise »

4	L'escale fait sécher ses blancheurs aux terrasses Où le vent s'évertue. Les maisons roses au soleil qui les enlace Sentent l'algue et la rue.
8	Les femmes de la mer, des paniers de poissons Irisés sur la tête, Exposent au soleil bruyant de la saison La sous-marine fête.
12	Le feuillage strident a débordé le vert Sous la crue de lumière, Les roses printanières Ont fait irruption par les grilles de fer.
16	Le plaisir matinal des boutiques ouvertes Au maritime été Et des fenêtres vertes Qui se livrent au ciel , les volets écartés,
20	S'écoule vers la place où stagnent les passants Jusqu'à ce que soit ronde L'ombre des orangers qui simule un cadran Où le doux midi grogne.

## Agir sur le monde, la littérature comme témoin de l'Histoire

### 1 - Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

	Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans. - Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez Fantine ? - Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente.
5	En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons qui brillaient sur la table. - Ah, Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or ? - Je les ai eus, répondit Fantine.
	En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche.
10	Les deux dents étaient arrachées. Elle envoya les quarante francs à Montfermeil. Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade.
15	Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule du second pour une mansarde fermée d'un loquet sous le toit ; un de ces galetas dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte à chaque instant la tête. Le pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans
20	l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver, et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. A mesure que les talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains plis perpendiculaires. Elle rapiécailait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot qui se
25	déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait, lui faisaient « des scènes », et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine, et ne se plaignait pas. Elle cousait
30	dix-sept heures par jour; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu coquine ? Que voulait-on d'elle, bon Dieu ! Elle se sentait
35	traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait.
40	- Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état à gagner cent sous par jour ? - Allons ! dit-elle, vendons le reste. L'infortunée se fit fille publique.

### 3 – Emile Zola - *Germinal* - cinquième partie, chapitre 5

5	Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars, dépeignés par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soulevaient, l'agitaient, ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort, que les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre. Et les hommes déboulèrent ensuite, deux mille furieux, des galibots, des haveurs, des raccommodeurs, une masse compacte qui roulait d'un seul bloc, serrée, confondue, au point qu'on ne distinguait ni les culottes déteintes, ni les tricots de laine en loques, effacés dans la même uniformité terreuse. Les yeux brûlaient,
10	on voyait seulement les trous des bouches noires, chantant la Marseillaise, dont les strophes se perdaient en un mugissement confus, accompagné par le claquement des sabots sur la terre dure. Au-dessus des têtes, parmi le hérissément des barres de fer, une hache passa, portée toute droite ; et cette hache unique, qui était comme l'étendard de la bande avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine.
15	- Quels visages atroces ! balbutia Mme Hennebeau.  Négre dit entre ses dents :
20	Le diable m'emporte si j'en reconnais un seul ! D'où sortent-ils donc, ces bandits-là ?
25	Et, en effet, la colère, la faim, ces deux mois de souffrance et cette débandade enragée au travers des fosses, avaient allongé en mâchoires de bêtes fauves les faces placides des houilleurs de Montsou. A ce moment, le soleil se couchait, les derniers rayons, d'un pourpre sombre, ensanglantaient la plaine. Alors, la route sembla charrier du sang, les femmes, les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie.  - Oh ! superbe ! dirent à demi-voix Lucie et Jeanne, remuées dans leur goût d'artistes par cette belle horreur.

### 2 – Rimbaud, « Le dormeur du val »

5	C'est un trou de verdure où chante une rivière Accrochant follement aux herbes des haillons D'argent ; où le soleil, de la montagne fière, Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.
10	Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue, Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu, Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue, Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.  Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme Sourirait un enfant malade, il fait un somme : Nature, berce-le chaudement : il a froid.



14	<p>Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.</p>
----	---

#### 4 – Aragon, « Les Ponts-de-Cé »

5	<p>J'ai traversé Les Ponts-de-Cé  C'est là que tout a commencé</p> <p>Une chanson des temps passés  Parle d'un chevalier blessé,  D'une rose sur la chaussée  Et d'un corsage délacé,</p> <p>Du château d'un duc insensé  Et des cygnes dans les fossés,</p>
10	<p>De la prairie où vient danser  Une éternelle fiancée,</p> <p>Et, j'ai bu comme un lait glacé  Le long lai des gloires faussées.</p>
15	<p>La Loire emporte mes pensées  Avec les voitures versées,</p> <p>Et les armes désamorçées,  Et les larmes mal effacées,</p> <p>Oh ! ma France ! ô ma délaissée !  J'ai traversé Les Ponts-de-Cé.</p> <p>Louis Aragon, 1940.</p>

## Progrès et rêves scientifiques

1 - François Rabelais, *Pantagruel*, chapitre VIII, « Comment Pantagruel, étant à Paris, reçut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles » (1532).

5	Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues rétablies : Grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante, Hébraïque, Chaldaïque, Latine, les impressions tant élégantes et correctes, en usage, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme, à contre-fil, l'artillerie par suggestion diabolique.
10	Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, qu'il m'est avis que, ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant, et ne se faudra plus dorénavant trouver en place, ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps. Que dirai-je? Les femmes et filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a qu'en âge où je suis, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avais méprisées comme Caton, mais je n'avais eu loisir de comprendre en mon jeune âge ; et volontiers me délecte à lire les Moraux de Plutarque, les beaux Dialogues de Platon, les Monuments de Pausanias et Antiquités d'Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu, mon Créateur, m'appeler et commander sortir de cette terre.
15	C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste qu'emploies ta jeunesse à bien profiter en études et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endoctriner.
20	J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement: premièrement la Grecque, comme le veut Quintilien, secondement la Latine, et puis l'Hébraïque pour les Saintes Lettres, et la Chaldaïque et Arabique pareillement ; et que tu formes ton style, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon, quant à la Latine, à Cicéron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la Cosmographie de ceux qui en ont écrit.
25	Des arts libéraux : géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit, en l'âge de cinq à six ans ; poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanités. (...)
30	Mais - parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre point en âme méchante et science sans conscience n'est que ruine de l'âme -, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi formée de charité être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement.
35	Sois serviable à tout ton prochain et l'aime comme toi-même. Révère tes précepteurs. Fuis les compagnies des gens auxquels tu ne veux point ressembler, et les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu connaîtras qu'auras tout le savoir de par delà acquis, retourne vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction avant de mourir.
40	Mon fils, la paix et grâce de Notre-Seigneur soit avec toi, amen. D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars.
	Ton père, Gargantua.

5	<p>Lorsque l'agitation fut calmée, Barbicane reprit d'une voix plus grave son discours interrompu :</p> <p>« Vous savez, dit-il, quels progrès la balistique a faits depuis quelques années et à quel degré de perfection les armes à feu seraient parvenues, si la guerre eût continué. Vous n'ignorez pas non plus que, d'une façon générale, la force de résistance des canons et la puissance expansive de la poudre sont illimitées. Eh bien ! partant de ce principe, je me suis demandé si, au moyen d'un appareil suffisant, établi dans des conditions de résistance déterminées, il ne serait pas possible d'envoyer un boulet dans la Lune ! »</p>
10	<p>À ces paroles, un « oh ! » de stupéfaction s'échappa de mille poitrines haletantes ; puis il se fit un moment de silence, semblable à ce calme profond qui précède les coups de tonnerre. Et, en effet, le tonnerre éclata, mais un tonnerre d'applaudissements, de cris, de clameurs, qui fit trembler la salle des séances. Le président voulait parler ; il ne le pouvait pas. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'il parvint à se faire entendre.</p>
15	<p>« Laissez-moi achever, reprit-il froidement. J'ai pris la question sous toutes ses faces, je l'ai abordée résolûment, et de mes calculs indiscutables il résulte que tout projectile doué d'une vitesse initiale de douze mille yards[9] par seconde, et dirigé vers la Lune, arrivera nécessairement jusqu'à elle. J'ai donc l'honneur de vous proposer, mes braves collègues, de tenter cette petite expérience ! »</p>
20	<p>Il est impossible de peindre l'effet produit par les dernières paroles de l'honorable président. Quels cris ! quelles vociférations ! quelle succession de grognements, de hurrahs, de « hip ! hip ! hip ! » et de toutes ces onomatopées qui foisonnent dans la langue américaine. C'était un désordre, un brouhaha indescriptible ! Les bouches criaient, les mains battaient, les pieds ébranlaient le plancher des salles. Toutes les armes de ce musée d'artillerie, partant à la fois, n'auraient pas agité plus violemment les ondes sonores. Cela ne peut surprendre. Il y a des canonnières presque aussi bruyants que leurs canons.</p>
25	<p>Barbicane demeurait calme au milieu de ces clameurs enthousiastes ; peut-être voulait-il encore adresser quelques paroles à ses collègues, car ses gestes réclamèrent le silence, et son timbre fulminant s'épuisa en violentes détonations. On ne l'entendit même pas. Bientôt il fut arraché de son siège, porté en triomphe, et des mains de ses fidèles camarades il passa dans</p>
30	<p>les bras d'une foule non moins surexcitée.</p>
35	<p>Rien ne saurait étonner un Américain. On a souvent répété que le mot « impossible » n'était pas français ; on s'est évidemment trompé de dictionnaire. En Amérique, tout est facile, tout est simple, et quant aux difficultés mécaniques, elles sont mortes avant d'être nées. Entre le projet Barbicane et sa réalisation, pas un véritable Yankee ne se fût permis d'entrevoir l'apparence d'une difficulté. Chose dite, chose faite. La promenade triomphale du président se prolongea dans la soirée. Une véritable marche aux flambeaux. Irlandais, Allemands, Français, Écossais, tous ces individus hétérogènes dont se compose la population du Maryland, criaient dans leur langue maternelle, et les vivats, les hurrahs, les bravos s'entremêlaient dans un inexprimable élan.</p>
40	<p>Précisément, comme si elle eût compris qu'il s'agissait d'elle, la Lune brillait alors avec une sereine magnificence, éclipsant de son intense irradiation les feux environnants. Tous les Yankees dirigeaient leurs yeux vers son disque étincelant ; les uns la saluaient de la main, les autres l'appelaient des plus doux noms ; ceux-ci la mesuraient du regard, ceux-là la menaçaient du poing ; de huit heures à minuit, un opticien de Jone's-Fall-Street fit sa fortune</p>
45	<p>à vendre des lunettes. L'astre des nuits était lorgné comme une lady de haute volée. Les Américains en agissaient avec un sans-çon de propriétaires. Il semblait que la blonde Phœbé appartînt à ces audacieux conquérants et fit déjà partie du territoire de l'Union. Et pourtant il n'était question que de lui envoyer un projectile, façon assez brutale d'entrer en relation, même avec un satellite, mais fort en usage parmi les nations civilisées.</p>

### 3 – Filippo Tommaso Marinetti, *Manifeste du futurisme*, 1909

5	<p>1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.</p> <p>2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.</p> <p>3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.</p> <p>4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace.</p>
10	<p>5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.</p> <p>6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.</p>
15	<p>7. Il n'y a plus de beauté dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.</p>
20	<p>8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles !... À quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'Impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.</p>
25	<p>9. Nous voulons glorifier la guerre – seule hygiène du monde –, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent, et le mépris de la femme.</p> <p>10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.</p>
30	<p>11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes, électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bords de gymnastes lancés, sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux et le vol glissant des avions, dont l'hélice a des claquements de drapeaux et des applaudissements de foule enthousiaste.</p>

#### 4 – Albert Camus, « Ni victimes ni bourreaux : Le siècle de la peur »

5	<p>Le XVIIe siècle a été le siècle des mathématiques. Le XVIIIe celui des sciences physiques, et le 19e celui de la biologie. Notre XXe siècle le siècle de la peur. On me dira que ce n'est pas une science. Mais d'abord la science y est pour quelque chose, Puisque ses derniers progrès théoriques l'ont amenée à se nier elle-même et puisque ses perfectionnements pratiques menacent la terre entière de destruction. De plus, si la peur en elle-même ne peut être considérée comme une science, il n'y a pas de doute qu'elle soit cependant une technique.</p>
10	<p>Ce qui frappe le plus, en effet dans le monde où nous vivons, c'est d'abord, et en général, que la plupart des hommes (sauf les croyants de toutes espèces) sont privés d'avenir. Il n'y a pas de vie valable sans projection sur l'avenir, sans promesse de mûrissement et de progrès.</p>
15	<p>Vivre contre un mur, c'est la vie des chiens. Et bien, les hommes de ma génération et de celle qui entre aujourd'hui dans les ateliers et les facultés ont vécu et vivent de plus en plus comme des chiens.</p>
20	<p>Naturellement, ce n'est pas la première fois que des hommes se trouvent devant un avenir matériellement bouché. Mais ils en triomphaient ordinairement par la parole et par le cri. Ils en appelaient à d'autres valeurs, qui faisaient leur espérance. Aujourd'hui, personne ne parle plus sauf ceux qui se répètent), parce que le monde nous paraît mené par des forces aveugles et sourdes qui n'entendent pas les cris d'avertissements, ni les conseils, ni les supplications. Quelque chose en nous a été détruit par le spectacle des années que nous venons de passer. Et ce quelque chose et cette éternelle confiance de l'homme, qui lui a toujours fait croire qu'on pouvait tirer d'un autre homme des réactions humaines en lui parlant le langage de l'humanité.</p>
25	<p>Nous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer, et à chaque fois il n'était pas possible de persuader ce qu'il faisait de ne pas le faire, parce qu'ils étaient sûrs d'eux et parce qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie. Le long dialogue des hommes vient de s'arrêter. Et bien entendu, un homme qu'on ne peut pas persuader est un homme qui fait peur. Ce qui fait qu'à côté des gens qui ne parlaient pas parce qu'ils le jugeaient inutile s'étalait et s'étale toujours une immense conspiration du silence, acceptée par ceux qui tremblent et qui se donnent de bonnes raisons pour se cacher à eux-mêmes ce tremblement, et suscité par ceux qui ont intérêt à le faire.</p>
30	<p>« Vous ne devez pas parler de l'épuration des artistes, en Russie, parce que cela profiterait à la réaction. » « Vous devez vous taire sur le maintien de Franco par les anglo-saxons, parce que cela profiterait au communisme. » Je disais bien que la peur est une technique.</p>

– Scène

5	
10	
15	
20	
25	
30	
35	
40	
45	
50	

